

## La ceguera del cangrejo – Alexis Ravelo

La anécdota era conocida y, además de reseñarla en el libro, Olga se la había contado varias veces añadiendo u obviando detalles. Debió de suceder a mediados de los sesenta. César Manrique ya había decidido instalarse en la isla. Vivía de alquiler en Arrecife y trabajaba en un estudio prestado que habría de abandonar pronto. En una de sus rutas por la isla, paró el coche ante un malpaís en las inmediaciones de Tahíche. No lejos de la carretera, en medio del mar de lava negra, vio una pequeña higuera que surgía del suelo aparentemente estéril y quiso verla de cerca. De pronto, descubrió que lo que veía no era una higuera pequeña, sino la parte superior de un árbol adulto que nacía en el fondo de una burbuja volcánica. Continuó explorando la zona y encontró, guiándose por la vegetación escasa y superviviente, otras burbujas subterráneas que habían quedado en el terreno tras las erupciones del siglo XVIII. Dio, al menos, con cinco aprovechables. Entonces empezó a concebir la idea: construir su casa allí, a partir de aquellas semiesferas de aire que el volcán había respetado.

Hacerse con las tierras no resultó complicado: el propietario era un médico que se las cedió sin pedirle nada a cambio, porque no le parecían útiles. ¿Qué se podía construir o sembrar allí, en medio de aquel pedregal? Hacia 1968 César comenzó a demostrar que podía construirse mucho.

Sobre la superficie, La Casa del Taro parecía un grupo de pequeñas casitas blancas de típica construcción lanzaroteña, aunque en su interior había muchos elementos modernos, con grandes ventanales y cuartos de baño abiertos a jardincitos.

Bajo la superficie, en cambio, las burbujas originales se habían convertido en cinco habitaciones comunicadas por medio de galerías. Las paredes irregulares eran el seno mismo del basalto, que contrastaba con los suelos indefectiblemente blancos. A un costado del complejo existía una zona al aire libre y, más allá de ella, César había establecido, cuando aún se estaban excavando túneles, un estudio en el que trabajar cómodamente.

Hoy la casa era la sede de la Fundación César Manrique. De hecho, acababa de inaugurarse como tal cuando él murió. Y de allí acababa de salir cuando tuvo el accidente que lo mató. Olga había escrito en su libro que el accidente de Manrique ocurrió en un momento extraño de su vida: su obra se había convertido ya en epítome de la simbiosis entre el arte y el crecimiento sostenible, pero, al mismo tiempo, especuladores y políticos movían hilos para intentar aplastarlo.

No había demasiado visitantes a esa hora: algunas parejas de extranjeros, una familia china, dos chicos franceses que iban de la mano y se hacían cariñitos en cuanto se creían solos. Se sintió algo más tranquilo mientras pagaba la entrada y se encaminaba al zaguán tradicional. Ya conocía la casa: después del zaguán, el gran salón diáfano en cuyo suelo se abría enseguida la primera burbuja, con una higuera ahora aletargada que nacía en el centro de la Burbuja Roja e iba a dar a la superficie. A la izquierda la pequeña sala con cuadros de contemporáneos de Manrique, adquiridos por él u obsequiados por sus autores. Más allá, la balconada abierta sobre la zona al aire libre.

Volvió sobre sus pasos y comenzó a hacer el recorrido diseñado por César: primero, la visita de las habitaciones que un día fueron dormitorios y donde hoy se exhibían apuntes, borradores, esbozos de obras mayores; luego, las escaleras que conducían a la burbuja de la fuente, la que tenía el tragaluz más amplio y en cuyo centro crecía un papayero. Aún permanecían en la pared de basalto las anillas entre las que Manrique tendía su hamaca. “Al hombre le encantaba estar aquí tumbado. Por la noche, mirando las estrellas”, le había contado Olga cuando fueron juntos. Ahora la recordó: recordó su presencia junto a él, tan chica y tan fuerte, con su cuaderno en la mano y la cámara colgándole del cuello. Sintiendo su tarea de adoctrinamiento como otra forma más de placer, haciendo chistes sobre cosas que ella consideraba sagradas para hacérselas atractivas a él.

## La cécité du crabe – Alexis Ravelo

L'anecdote était connue et, en plus de la rapporter dans le livre, Olga l'avait plusieurs fois racontée en ajoutant ou en omettant des détails. Cela dut arriver vers la moitié des années soixante. César Manrique avait déjà décidé de s'installer dans l'île. Il vivait en location à Arrecife travaillait dans un studio qu'on lui avait prêté et qu'il devrait abandonner rapidement. Dans un de ses parcours dans l'île, il arrêta sa voiture devant une coulée volcanique aux alentours de Tahiche. Non loin de la route, au milieu de la mer de lave noire, il vit un petit figuier qui surgissait du sol apparemment stérile et il voulut le voir de près. Très vite, il découvrit que ce qu'il voyait n'était pas un petit figuier, mais la partie supérieure d'un arbre adulte qui était né au fond d'une bulle volcanique. Il continua à explorer la zone et rencontra, guidé par la rare végétation survivante, d'autres bulles souterraines qui étaient restées sur le terrain après les éruptions du 18<sup>ème</sup> siècle. Il en trouva au moins cinq d'utilisables. Alors il commença à concevoir l'idée : construire sa maison là, à partir de ces demi-sphères d'air que le volcan avait respectées.

S'approprier les terres ne fut pas trop compliqué : le propriétaire était un médecin qui les lui céda sans rien lui demander en échange, car il n'en voyait pas l'utilisation. Que pourrait-on construire ou semer là au milieu de ce terrain pierreux. Vers 1968 César commença à démontrer qu'on pouvait construire beaucoup.

En surface, La casa del Taro semblait être un groupe de petites maisons blanches, des constructions typiques de Lanzarote, même si à l'intérieur il y avait beaucoup d'éléments modernes, avec des grandes baies et des salles de bain qui s'ouvraient sur des jardinets.

Sous la surface, par contre, les bulles originelles s'étaient transformées en cinq chambres qui communiquaient par des galeries. Les murs irréguliers étaient le cœur même du basalte, qui contrastaient avec les sols indéfectiblement blancs. D'un côté du complexe il existait une zone à l'air libre, et plus loin, César avait installé, pendant qu'ils creusaient des tunnels, un studio dans lequel il pouvait travailler à son aise.

Aujourd'hui la maison était le siège de la Fondation César Manrique. En fait, on venait de l'inaugurer en tant que telle lorsqu'il mourut. Et c'est de là qu'il venait de sortir lorsqu'il eut l'accident qui le tua. Olga avait écrit dans son livre que l'accident de Manrique était survenu à un étrange moment de sa vie : son œuvre s'était déjà transformée en un abrégé de la symbiose entre l'art et la croissance durable, mais, en même temps les spéculateurs et les politiques tiraient des fils pour essayer de l'écraser.

A cette heure-là, il n'y avait pas beaucoup de visiteurs : quelques couples étrangers, une famille chinoise, deux jeunes gens français qui se tenaient par la main et qui se caressaient lorsqu'ils se croyaient seuls. Il se sentit un peu plus tranquille tandis qu'il payait l'entrée et se dirigeait vers le vestibule traditionnel. Il connaissait déjà la maison : après le vestibule, le grand salon diaphane sur le sol duquel s'ouvrait tout de suite la première bulle, avec un figuier maintenant engourdi, qui naissait au centre de la bulle rouge et allait arriver à la surface. A gauche la petite salle avec des tableaux de contemporains de Manrique, achetés par lui ou offerts par leurs auteurs. Plus loin, la suite de balcons ouverts sur la zone à l'air libre.

Il revint sur ses pas et commença à faire le parcours dessiné par César : d'abord, la visite des chambres qui un jour furent des dortoirs et où aujourd'hui on montrait des notes, des brouillons, des ébauches d'œuvres majeures ; ensuite les escaliers qui conduisaient à la bulle de la fontaine, celle qui avait une lucarne plus grande et au centre de laquelle poussait un papayer. Il restait encore, sur les parois de basalte, les anneaux entre lesquels, Manrique tendait son hamac. « Être là allongé, enchantait cet homme. La nuit en—regardant les étoiles », avait raconté Olga lorsqu'ils étaient ensemble. Maintenant il se la rappela : il se souvint de sa présence près de lui, si petite et si forte, avec son cahier à la main et la camera pendant à son cou. Il ressentit son travail d'endoctrinement comme une autre forme de plaisir, en plaisantant sur des choses qu'elle considérait comme sacrées, à fin qu'elles lui soient attractives.